

## Atelier 9 : Se réapproprier l'argent

Alors qu'une tendance à considérer l'argent comme « l'instrument du diable » a toujours existé dans les milieux « alternatifs », cet atelier confronte expériences et théories autour de la monnaie remise à sa place d'un outil au service de l'homme. Comment détourner l'argent, l'utiliser et le considérer autrement ? Sont appelés à témoigner et à confronter leurs pratiques et leurs points de vue les Sels, les financements alternatifs, les expériences de micro-crédit, les monnaies fondantes, etc.

- > **Tonino Perna** (professeur à l'université de Messine, Italie) – **Le « veau d'or » et l'avenir de l'humanité**
- > **Serge Latouche** (professeur à l'université de Paris XI La Ligne d'Horizon, France) – **Se réapproprier l'argent**
- > **Alain Bertrand** (Sel'idaire, France) – **Le SEL et sa monnaie**
- > **Heloisa Primavera** (Red global de trueque, Argentine) – **Les réseaux de « troc » en Argentine**
- > **Maurice Decaillot** (expert agréé en économie sociale, France) – **Se réapproprier l'argent, l'échange, le financement**
- > **Paolo Coluccia** (Banche del tempo, Italie) – **L'illusion et la chance ; une philosophie pour les systèmes d'échange locaux**

### > Le « veau d'or » et l'avenir de l'humanité

Tonino Perna (université de Messine, Italie)

Je vais essayer de faire une synthèse de l'histoire sociale de l'argent.

Voici une légende tirée de la Bible : la constitution du Veau d'or. La formation de la première forme d'adoration de l'argent, par la construction d'une statue en or, est très intéressante. Alors que Moïse tardait à les rejoindre, les Hébreux demandèrent à Aaron : « Construis-nous un dieu pour nous guider puisque nous ne savons pas ce qu'est devenu celui qui nous a conduit hors d'Égypte. » Aaron leur dit : « Prenez les anneaux en or que vos épouses, vos fils et vos filles portent à leurs oreilles et portez-les-moi. » Aaron les fit fondre et coula la statue d'un veau en or. Il leur dit : « Voici le dieu qui vous a fait sortir d'Égypte. » La suite est connue.

Réfléchissons sur cette histoire exemplaire : le peuple d'Israël a perdu l'espérance, il n'a plus de direction, de sens à donner à sa propre errance. Moïse ne revenant pas, le peuple n'a plus de guide, n'a plus de ligne d'horizon. C'est un peuple nomade, comme les migrants contemporains qui fuient les guerres, les persécutions, les catastrophes encore d'actualité sur notre planète. Les peuples nomades, sans fils de référence, doivent emporter le strict nécessaire. Ils ne construisent pas de statues, n'utilisent pas de peintures ou de bas-reliefs. Ils emportent seulement des bijoux en or et en argent. Toute la

fantaisie créatrice était concentrée sur les petits objets transportables, légers et précieux. Souvent remplis d'une valeur symbolique importante.

Le Veau d'or est la première œuvre que nous a donnée l'Histoire. C'est symbolique de la sédentarité réalisée par le peuple d'Israël avant d'arriver dans la terre promise. Ils la construisent en se dépouillant de leurs propres biens les plus précieux, les plus intimes. Les anneaux donnés à Aaron sont liés à des événements importants comme le mariage, la mort d'un conjoint et sont des biens qui n'ont pas une grande valeur sur le plan économique, mais qui contiennent une grande valeur affective. Les hébreux se défont de quelque chose de très personnel, des morceaux de leur propre identité, pour construire un veau en or. Comprendons l'importance de cette situation : le moment où un peuple entier se met en adoration devant un objet que lui-même a créé. Pourquoi ce peuple qui avait pourtant vu la puissance du Seigneur toucher du doigt son projet de libération, demande-t-il à Aaron de lui construire un dieu pour les guider ? Comment est-t-il possible qu'un veau d'or, un objet construit de ses propres mains, puisse être objet de culte et d'adoration ? Cela semble n'avoir aucun sens alors que, inversement, aujourd'hui cela paraît extraordinairement plus vrai qu'à l'époque de Moïse.

Mais, avant de proposer une réponse à cette question, essayons de reconstruire l'histoire de la monnaie. Considérant la situation actuelle des États occidentaux, nous avons fait une synthèse. Nous savons, en effet, qu'il y a différents types de

monnaies et différentes façons de les utiliser, alors qu'aujourd'hui nous n'avons qu'un type de monnaie pour toutes les formes de relations. Par exemple, il existait chez les Juifs une monnaie, le sicle, qui se présentait sous deux formes : le Kadosh Israël, Saint d'Israël, qui possédait toute forme de change symbolique religieuse et un autre sicle utilisé pour une autre forme de change, de commerce, en dehors du temple sacré de Jérusalem. L'anthropologue et économiste Karl Polanyi a beaucoup écrit sur l'histoire de la monnaie. Il affirme que la première utilisation de la monnaie n'était pas pour le change. Dans les ouvrages d'économie politique, de Paul Samuelson jusqu'à Irving Fisher, l'histoire de la monnaie est expliquée sous cette forme : au début, il y avait le troc, après, le troc étant insuffisant, est arrivée la monnaie qui a matérialisé les échanges. Cette histoire est totalement inventée parce que la monnaie n'a pas été utilisée pour l'échange commercial mais pour payer les mariages, les sacrifices ou la liberté des prisonniers.

Nous avons eu une métamorphose de la monnaie. Pendant son histoire, sa forme a changé. Et si nous voulons comprendre une société, nous pouvons affirmer au sujet de sa monnaie : « dites-nous comment vous utilisez votre monnaie, nous saurons dans quelle société vous vivez » ! Elle est la forme la plus évidente du changement social. Malheureusement, elle est surtout étudiée par les économistes, non pas les économistes critiques ou hétérodoxes, mais par les économistes orthodoxes. Considérons que, à l'origine, existait une monnaie pour laquelle les valeurs de change et les valeurs d'usage étaient égales, son poids en or ou en argent égalait sa valeur. La différence entre la valeur d'usage et la valeur de change date de la première forme d'altération de la monnaie par l'État. Surtout en Europe, on trouvait de bonnes occasions pour résoudre les premières dettes extérieures en pratiquant une modification nominale de la monnaie. Par exemple en disant qu'un euro égale un euro. On a prélevé de l'argent ou de l'or dans la monnaie et l'on a réintroduit la monnaie plus légère avec la même valeur nominale. Apparaît alors ce que Simmel, le grand spécialiste de la monnaie, nomme le processus de spiritualisation de la monnaie, comme nous le montre l'histoire du dernier siècle. Si Simmel affirme cela pour le XX<sup>e</sup> siècle, c'est évident pour nous qu'il existe une monnaie spirituelle dans les États occidentaux, une monnaie virtuelle qui change le sort du monde parce que son impact est très fort sur la société, chose presque incompréhensible pour la plupart des gens. En effet, la question financière est tellement compliquée pour la majorité des individus, surtout les plus désespérés, comme le peuple argentin. Les Argentins ne comprennent pas que le pays qui a connu le plus fort taux de croissance dans les années 90 (5 % par an), soit aujourd'hui la première faillite internationale d'un État moderne. Le processus de spiritualisation est passé à travers le papier-monnaie. À ce propos examinons l'apparition du papier dans l'histoire : le premier État à l'avoir utilisé est la Chine. Puis elle l'a abandonné pendant trois siècles. Il n'y a

donc pas de mouvement linéaire.

Aujourd'hui, nous vivons donc un processus de spiritualisation de la monnaie. Le grand changement dans la valeur de la monnaie est bien daté. C'est la décision de Richard Nixon, en août 1971, de couper la relation entre les valeurs d'usage et les valeurs nominales : alors qu'auparavant la référence était toujours par rapport à l'or, il décide que la valeur du dollar, c'est la valeur du dollar, il n'y a plus de référence. Il n'y a plus de lien matériel qui nous laissait la possibilité de dire : « Si je n'ai plus confiance, je demande autre chose à la place. » D'ailleurs le jour où De Gaulle a sollicité Nixon : « Je voudrais changer mes devises de billets verts en or », en refusant, Nixon a changé le monde ! Nous pouvons affirmer aujourd'hui qu'il existe une nouvelle connexion entre la terrible économie de guerre qui nous attend et la cotation du dollar. On peut démontrer sur les vingt dernières années que, en cas de guerre comme la guerre du Golfe, la valeur du dollar augmente. Depuis, il descend et il faut à nouveau une guerre. Il existe une relation presque statistique. La valeur du dollar est une valeur de prestige des États-Unis liée à un problème mondial de confiance. Pendant la guerre, le dollar va être réévalué parce qu'il devient la monnaie refuge. Alors qu'auparavant en temps de guerre, on achetait de l'or, maintenant on achète de l'argent. Tout le monde fait cela. Ceci est la première connexion.

La deuxième connexion est la situation paradoxale du monde dont nous sommes témoins : la majorité des gens doit inventer une autre forme de monnaie, une autre forme d'utilisation de la monnaie courante. Le plus bel exemple, en ce moment, de l'utilisation d'une monnaie locale est l'Argentine. Presque deux millions de personnes vivent avec des formes de troc, mais une forme différente du troc. C'est autre chose que les SELs ou la Banque du troc en Italie. Cela provient de cette aberration, la monnaie circule dans le monde mais pas pour les gens. Jamais nous n'avons accumulé une aussi grande quantité d'argent. Des milliards circulent et la majorité des gens n'ont pas accès à cette monnaie pour acheter le nécessaire.

Alors nous avons deux expériences dans notre débat sur les alternatives concrètes que les gens mettent en pratiques au Nord et au sud. Tout d'abord la Banque éthique en Italie. Cette banque *normale* a une organisation très différente des autres banques et des autres formes de financement éthique. À ce propos, osons faire la critique de l'usage et de l'abus du micro-crédit comme solution des problèmes du tiers-monde. Il nous faut être à la fois théoriques et concrets pour comprendre que la monnaie est un signal fort pour étudier la manière dont les populations résolvent leurs problèmes quotidiens. Aujourd'hui, la majorité du monde a la nécessité de se réapproprier ce symbole pour vivre et pour échanger. C'est pour cette raison que nous recherchons d'autres formes sociales.

## > Se réappropriar l'argent

Serge Latouche (La Ligne d'Horizon, France)

La pensée alternative hétérodoxe a toujours eu quelques problèmes avec l'argent. Dans *l'État et la révolution*, Lénine dit que, dans l'État socialiste, l'or, qui était alors monnaie internationale, servira à paver les pissotières. Nous n'aurons donc plus besoin de l'utiliser, nous en aurons fini avec la monnaie. Poursuivant cet héritage, quand on demandait à Staline ce que deviendra l'argent qui est la source du capitalisme, de toutes les injustices et aussi du dépérissement de l'État, en bon réaliste il répondait : « en ce qui concerne l'argent, dans le système socialiste, certains en auront, d'autres n'en auront pas. » Derrière la plaisanterie, on découvre tout le malaise de la pensée alternative vis-à-vis de l'argent comme aussi vis-à-vis des valeurs monétaires et marchandes. Tonino Perna a parlé de Karl Polanyi, surtout connu pour son idée d'*enchâssement de l'économie dans le social*, lui aussi pensait que la sortie du capitalisme, la sortie du développement, la sortie du monde marchand, pour nous la sortie de la mondialisation, c'était le ré-enchâssement de l'économie dans le social. Est-ce que cela signifie pour autant la fin de l'argent comme la fin du marché ? Cela peut paraître évident, sinon comment concevoir une abolition de l'économie avec le maintien de cette institution, l'argent qui, en apparence du moins, en constitue néanmoins le fondement moteur ? Bien sûr, cela pourrait paraître inconcevable d'éliminer l'argent d'une société alternative si on ne voyait dans l'argent que son usage spéculatif et cette fausse nature déjà dénoncée par Aristote pour qui l'argent serait fécond, l'argent comme moyen de faire de l'argent.

Mais si nous admettons que la monnaie est attestée dans de multiples sociétés, pas partout mais sur tous les continents et cela depuis la plus haute Antiquité, donc bien avant la naissance du capitalisme et en dehors de son mode de production, alors la question du rôle de l'argent dans un autre type de société mérite d'être posée. D'autant plus que cette institution facilite incontestablement le commerce social, pas seulement dans le sens d'un développement des inégalités ou des injustices auquel nous assistons de nos jours, précisément à cause de l'argent.

Il est vrai que la pensée occidentale est marquée par une ambiguïté radicale sur l'économie et l'argent. Cela remonte au moins à Aristote. On sait qu'Aristote a deux opinions contraires en ce qui concerne l'argent : il en faut pour la juste mesure des choses et, dans le rapport social, il permet de s'évaluer par rapport aux autres. Il constitue donc un instrument irremplaçable dans le commerce social. Alors que dans *le politique*, il dénonce le danger d'une perversion de l'argent lorsqu'il sort de sa nature d'instrument du commerce social, de son rôle d'intermédiaire et d'étalon des valeurs pour devenir une fin en soi. Lorsque l'argent sert à faire de l'argent. Il dénonce cela comme objectif contre-nature et constate sa

réalité dans le commerce marchand et dans le rapport usuraire quand l'accumulation devient le but de l'échange et se trouve au cœur de ce qu'il critique sous le nom de chrématistique. D'où sa dénonciation de l'usure qui, par la suite, a traversé tout le Moyen Âge et qu'a repris Saint Thomas d'Aquin.

Et pourtant, pour reprendre ce que disait Tonino Perna, la plupart des sociétés et surtout les sociétés primitives connaissent des phénomènes paléo-monétaires, des biens précieux, des biens cérémoniels, ces objets que Bronislaw Malinowski a décrits dans *les Argonautes du Pacifique occidental*. On s'aperçoit que dans ces sociétés, ces biens monétaires sont considérés comme des symboles de vie, des symboles de pouvoir qui sont recherchés par tous et dont on considère la possession comme bonne. Philippe Descola a analysé que chez les Indiens Jivaros, connus pour leur pratique de couper et réduire les têtes, ce désir de posséder des têtes est comparable, chez les Jivaros, au désir des Blancs d'avoir de l'argent et de l'or. Et les Chamans Jivaros peuvent, dans une certaine mesure, accumuler de la puissance et contrôler leur circulation en se procurant ce qu'ils appellent des esprits serviteurs, des esclaves virtuels grâce aux cristaux de quartz (les petites bulles dans le quartz sont des esprits serviteurs) qui permettent de redonner vie, de redonner du crédit à ceux qui sont en manque, en évitant de tuer et de réduire des têtes. Et quand nous leur avons demandé leur manière de nommer leurs Chamans, ils ont dit *banquiers*, « nos Chamans, c'est comme vos banquiers, ce sont eux qui nous accordent du crédit. » Avec la différence que, loin d'être maudits, ces Chamans sont respectés comme des bienfaiteurs de l'humanité.

La monnaie archaïque n'est stigmatisée d'aucun opprobre, elle est honorée dans les sociétés où les biens monétaires participent de l'intermédiation du commerce social, expression plus large que le commerce économique puisqu'il s'agit du rapport avec les morts, du rapport avec les dieux. C'est un rapport d'intermédiation très étendu pour payer des services comme le prix du sang. Donc l'argent est mesure de la justice et mesure de la justesse. Le philosophe Emmanuel Lévinas avait bien senti cette chose.

Si la monnaie, dans notre société, par un usage pervers, contribue à la banalité du mal, elle est sans doute moteur de commerce social irremplaçable dans toute société humaine. Une société alternative doit songer à se la réapproprier.

Alors que signifie *se réapproprier l'argent*. On peut tenter de s'en réapproprier la production comme le font la banque éthique italienne, les systèmes de financement alternatifs, les Cigales en France, les MAG italiennes. C'est ce qu'on observe aussi, mais sous une forme moins consciente, dans les sociétés vernaculaires africaines des bidonvilles ou des banlieues où les gens détournent l'argent réellement existant pour le faire fonctionner suivant leurs projets conscients ou inconscients.

Cela est une première façon de concevoir la réappropriation de l'argent. Mais on peut aussi s'en réapproprier la production sans pour autant s'en réapproprier

l'usage et c'est ce que font les SELs (systèmes d'échange locaux) ou les autres systèmes de monnaies locales. Donc, se réapproprier l'argent, c'est instaurer le contrôle citoyen sur toute la chaîne qui part de l'émission de la monnaie jusqu'à l'utilisation finale à travers l'épargne directe ou indirecte parce que la plus grande partie de notre épargne nous échappe complètement, c'est le prélèvement des cotisations sociales, les retenues pour les retraites qui servent à alimenter les fonds de pension. Il faut aussi se réapproprier la banque, se réapproprier la finance, se réapproprier l'assurance.

J'évoquerais pour finir quatre pistes

Le détournement de l'argent dans les sociétés vernaculaires africaines que j'ai étudié dans « l'autre Afrique, entre don et marché. » D'abord j'observe que dans les banlieues africaines où les gens ont peu de moyens, l'argent ne fait pas l'objet d'une réprobation comme en Occident. Cet argent est bien considéré, s'enrichit également. Détourné grâce à la créativité locale, il ne porte pas la même signification que chez nous. Nous constatons que les Africains distinguent l'argent froid et l'argent chaud. L'argent chaud, c'est celui qu'ils nouent en petites coupures au coin d'un pagne et l'argent froid, c'est l'argent du Blanc, l'argent des ONG, l'argent des assistances techniques, l'argent du pouvoir officiel corrompu, l'argent des firmes transnationales. Dans le film gabonais *les Couilles de l'Éléphant*, on voit très bien la société traditionnelle très pauvre et le ministre qui jette l'argent par les fenêtres. Mais cela n'a pas d'importance, c'est de l'argent froid. La monnaie et les rapports marchands font fonctionner cette société non marchande. Cette société reposant sur une obligation de solidarité connaît des échanges monétaires très importants, mais détourne l'argent officiel. Ce détournement, vu avec un regard occidental, aboutit à relever leur niveau de vie réel de trois à cinq fois. Loin d'être l'opulence, cela explique une certaine convivialité malgré la très grande déréliction africaine.

La deuxième expérience, c'est l'invention monétaire des systèmes d'échange locaux. Contrairement à beaucoup de gens qui participent aux SELs, je prétends que ce n'est pas du troc et qu'ils utilisent de la vraie monnaie. Ces billets de Monopoly sont une monnaie de singe, mais toute monnaie est une monnaie de singe ! Cette expérience peut s'analyser soit comme une élévation de la rotation de la vraie monnaie, soit comme une monnaie complémentaire qui entre dans la circulation.

Une anecdote citée par Alfred Sauvy : « un homme entre dans une bijouterie et achète pour 10 000 francs une bague qu'il paie en chèque. Le bijoutier s'empresse de satisfaire son désir d'acheter une voiture, endosse le chèque (autrefois, on pouvait le faire) et le remet au vendeur de voitures. Le vendeur de voitures endosse à son tour le chèque. Et le chèque circule ainsi entre plusieurs personnes jusqu'au dixième possesseur, un marchand de tableaux qui, n'ayant rien à acheter, le dépose à sa banque. On s'aperçoit alors que c'est un chèque sans provision. Étant donné que, légalement, toute personne ayant apposé sa signature est responsable solidairement pour la

totalité, les dix signataires, très embarrassés, se réunissent et décident de partager les 10 000 francs. Chacun perd donc 1000 francs. Mais le marchand de tableaux annonce qu'il ne perdra pas 1000 francs, puisqu'il a gagné 2000 francs sur le tableau. Et chacun s'aperçoit qu'il n'a pas perdu mais gagné 1000 francs. Donc, le premier a eu une bague gratuitement. » On voit bien qu'une dette qui circule, que ce soit en grains de sel ou en francs, se présente comme un chèque non encaissé, c'est une monnaie locale de secours qui accélère la circulation de l'argent. Cela permet de vendre des marchandises.

Voici la troisième piste. L'impulsion à la production et au commerce social peut être accélérée systématiquement et cela indique qu'on se réapproprie certaines trouvailles du fonctionnement financier en introduisant la monnaie fondante. La monnaie fondante est une expérience très intéressante d'appropriation de l'argent par une organisation alternative. C'est une trouvaille d'un économiste argentin, Silvio Gesell, dont Keynes disait : « l'avenir aura plus à tirer de la pensée de Gesell que de celle de Marx, c'est là qu'il faut chercher la vraie réponse au marxisme. » Gesell remarque que la monnaie est le seul bien qui ne supporte pas de frais, de coût, et que c'est un privilège exorbitant. Il ne le dénonce pas au nom de la justice, à cause des intérêts composés, ou la dette du tiers-monde. Mais cela a un intérêt néfaste sur la conjoncture, provoque la crise et si les gens n'achètent pas, il y a surproduction. Il propose de taxer la monnaie pour que les billets perdent de leur valeur. Pour lui retrouver sa valeur, on ajoute un timbre de un pour mille (comme pour la taxe Tobin), ce qui fait 5,2 % par an. Cette tentative a été expérimentée dans différents pays, en particulier à Vörgl en Autriche dans les années 30. À chaque fois, elle a connu un énorme succès, a permis de supprimer le chômage, mais elle a été cassée par l'interdit de la banque au nom du privilège de l'émission.

Au fond, si les trente glorieuses, dont nous avons la nostalgie, a si bien marché, c'est parce que nous avons ce que Keynes appelait : « the gentle rise of price level », c'est-à-dire une légère augmentation du niveau des prix, une légère inflation, notre monnaie était taxée de 3 % par an. En conséquence, nous avons une monnaie fondante que nous étions poussés à dépenser. Seulement, nous avons aussi le taux d'intérêt.

Le dernier point, plus ambitieux encore, c'est le système de financement alternatif proposé par Maurice Decaillet. Il préconise le recours à un financement rotatif ou réciproque, comparable à la tontine africaine. C'est un système de financement où l'on est à la fois débiteur et créateur qui permet un mode de circulation plaçant les partenaires en position d'égalité et de réciprocité.

La combinaison de ces diverses formes de réappropriation peut être extrêmement riche. La réappropriation de l'argent passe par l'expérimentation de la création monétaire, de l'usage détourné et de l'invention d'instruments financiers pour contribuer finalement à une autre forme de commerce social.

## > Le SEL et sa monnaie

Alain Bertrand (Sel'idaire, France)

Après ces explications théoriques, de manière plus concrète, je vais exposer ce qui se passe dans un SEL où il s'agit en effet de se réapproprier l'argent ou de se réapproprier les moyens d'échange.

Comme Serge Latouche, je prétends que les monnaies SEL sont des monnaies. En quoi une monnaie SEL serait-elle une vraie monnaie, non assimilable au troc comme, par raccourci médiatique et opportunisme fiscal, on le qualifie souvent ? Qu'est-ce qui se passe dans un système d'échange local ? La monnaie se crée et se détruit dans l'échange. C'est l'échange qui crée la monnaie. Les SELs émettent des bons d'échange composés de trois parties : une partie pour celui qui reçoit un service et qui aura son compte débité, une autre partie pour son partenaire qui inscrira la valeur en unité locale (il existe 300 unités locales en France) et la troisième partie pour la comptabilité centrale. Cela devient un simple jeu d'écriture, effectué le plus souvent sur ordinateur, de sommes créditrices et débitrices. Logiquement, à chaque fois qu'un compte est crédité, un autre est débité, la somme des deux colonnes étant nulle. Mais il y a aussi des mécanismes plus complexes. Depuis sept ans que les SELs expérimentent ceci, on est bien obligé d'aller plus loin. En quoi ce bon d'échange représente-t-il de la monnaie ? En fait, ce bon d'échange correspond bien à la définition de la monnaie : une unité de compte et un intermédiaire des échanges. Est-ce une réserve de valeurs, c'est-à-dire une marchandise ? Est-ce capitalisable ? Non ! Donc les économistes orthodoxes contesteront sa qualification de monnaie. Quel sera le capital qui naîtra dans un groupe échangeant des grains de sel de manière à ce que ce ne soit pas de la monnaie de singe ? Cela repose sur d'autres mécanismes présents dans les SELs qui sont à la base de l'argent : la confiance. Pour que le système puisse fonctionner, il faut publier des offres et des demandes correspondant aux besoins des membres du groupe. L'échange se produira quand les offres correspondront plus ou moins aux demandes. On observera alors dans cet échange une création monétaire d'une monnaie que l'on peut se réapproprier.

On peut rapprocher cette démarche d'un système de réciprocité et l'appeler, comme l'a fait Serge Latouche, un système de don et de contre don. Idéalement, on devrait pouvoir obtenir les mêmes fonctions que la monnaie traditionnelle, sans les effets pervers, comme le dollar qui repose sur une dette de plus de 4000 milliards de dollars !

À usage limité, une faiblesse pour qui a besoin d'entreprendre de grands projets, cette monnaie SEL repose uniquement sur la confiance que veut bien lui accorder le groupe. Cette confiance peut naître à partir du moment où le groupe SEL, de manière cohérente, arrive à élargir les champs du possible, en augmentant le volume d'échanges.

Actuellement, on compte 380 SELs en France. Le plus

important doit avoir 600 adhérents, le plus petit une quinzaine. On en trouve dans presque tous les départements et chacun invente différents systèmes pour faire *sienna* cette monnaie. Cette pratique donne lieu à des débats complexes dans un système où toutes les règles sont à réinventer. Aussi, même si je souscris au discours théorique de Serge Latouche, j'y trouve quelque chose de l'ordre du « y'a qu'à ». Voyons toutes les difficultés de mise en place d'un SEL pour les praticiens. Beaucoup de progrès ont été réalisés depuis les 6 ou 7 dernières années, mais nous débutons encore. Ce que nous pouvons faire en France avec les monnaies SEL est encore beaucoup trop limité et nous souhaiterions nous réapproprier l'argent et son usage.

## > Les réseaux de troc en Argentine

Heloisa Primevera (Red global de trueque, Argentine)

Mon témoignage concerne les monnaies sociales argentines utilisées par trois millions de personnes depuis sept ans. Que ce soit important ou pas, c'est quand même la réalité. Intéressons-nous aussi à l'avenir alors que nous sommes arrivés à la troisième ou quatrième période de cette expérience dans un contexte économique assimilable au chaos complet.

Commençons par 1989. Nous subissons un mensonge politique historique au sujet de la loi de convertibilité (un peso égale un dollar) dans laquelle on nous a plongés depuis treize ans. Evidemment, nous en constatons les conséquences pour l'économie du pays et cette situation a perduré parce que le politique a le pouvoir de faire admettre son bien fondé.

Les premières personnes qui ont contesté cette position, ce sont les gens dans les provinces. En panne de financements nationaux, les provinces argentines ont commencé à créer de l'argent régional. En 1995, les populations ont commencé à émettre leurs propres billets. Nous n'avons pas voulu appeler cela de l'argent pour éviter que l'Etat ne prélève des impôts. On a appelé cela *tickets*. Mais c'est un ticket miraculeux avec lequel nous pouvions acheter. Il possède les deux fonctions principales de ce qu'on appelle *l'argent des anges*. En 1995 quelques écologistes se réunissent avec des amis et constituent un groupe de 23 personnes pour échanger leur production. Certains faisaient des pulls, d'autres de l'artisanat ou préparaient de la nourriture (en Argentine, les femmes travaillent et n'aiment pas faire la cuisine). Au bout de quelques mois, les réunions deviennent hebdomadaires et rassemblent une centaine de personnes. Cette nouvelle situation conduit à trouver des locaux plus grands. Les comptes étaient alors enregistrés dans des livres, les billets n'existaient pas encore. Cette pratique est utilisée pour acheter chez les commerçants où les dépenses sont enregistrées et le règlement s'effectue en fin de mois.

Au début, chacun avait une carte et on notait le solde sous forme de débit et de crédits comme un compte en banque. A partir de cent personnes, les comptes ont été enregistrés sur ordinateur. La nécessité est alors apparue d'inventer un moyen plus pratique et on a créé un système comparable au chèque utilisé dans les SELs français. On a créé ensuite des billets de couleur jaune, très simple mais qui donnaient l'impression de sérieux. Sans mesure de sécurité car la base du système était la confiance réciproque. Après un an de fonctionnement, une émission de télévision a permis de vulgariser l'expérience et de provoquer une augmentation extraordinaire des adhésions, les gens voyant un moyen de faire face au chômage.

En 1997, on nous demande de faire un programme d'animation pour éviter les désaccords sur les prix. Parmi la cinquantaine de groupes existant apparaît la nécessité d'une régionalisation des groupes, chaque région possédant sa monnaie mais avec une convertibilité entre chacune en cas de déplacement des personnes. A partir de deux cents groupes, des problèmes de style apparaissent entre chacun. Certains voulaient rester de petits groupes. D'autres difficultés apparaissent comme l'absence de loi sur les associations, le coût de création de coopératives ou la complication du statut des mutuelles. D'où la nécessité de créer une forme juridique particulière, le troc n'étant pas un système du troisième secteur mais appartenant au quatrième secteur. On crée ensuite une commission pour gérer la monnaie malgré la volonté forte des groupes de conserver une autonomie. Les conditions d'accès au groupe étaient : accepter une sorte de dette solidaire de cinquante pesos à l'adhésion. Et on ne pouvait partir qu'en s'en acquittant sous forme de produit, pour faire comprendre que les personnes n'allaient pas seulement dépenser ce crédit mais allaient aussi produire de la valeur. Dans les petits groupes le contrôle est autogestionnaire. Le problème peut se manifester avec un groupe de plus de cent personnes ou même 200, 300, 5000 ou 10000. La monnaie a commencé à se sophistiquer, on a introduit le filigrane et le fil d'argent des billets classiques.

J'ai beaucoup aidé à l'expansion du système qui concernait déjà des milliers de personnes à travers l'Argentine. Je suis enseignante à la faculté de sciences économiques et voyageant dans les provinces argentines et aussi en Amérique Latine, je commençais mes cours d'administration publique et de gestion de politique sociale tout en faisant référence au réseau de troc comme étant un exemple de responsabilité sociale. Je mettais cela dans le cadre d'un défi, c'est-à-dire que ce n'est pas que la pauvreté soit un problème d'État, mais les pouvoirs publics sont un problème de la démocratie.

J'ai fait campagne dans toute l'Amérique Latine parce que la pauvreté n'est pas qu'un problème argentin. A l'origine, l'Argentine était le pays le plus riche d'Amérique Latine. Je ne sais pas si ce système se serait développé aussi vite dans un pays plus pauvre comme le Brésil ou l'Equateur. Les pauvres structurels sont tellement pauvres de capacité de réaction, ils en arrivent au niveau de la survie. Dans le troc, c'est la quantité

de petits services, qui ne sont pas de la survie, qui nourrit vraiment le groupe. En conséquence, les gens de bas niveau de vie ont obtenu des cours d'informatique, l'accès au médecin (la santé comme la plupart des services publics avaient disparu, suite aux recettes du FMI et de la Banque mondiale).

En 2000, le système regroupe 400 000 personnes et en Amérique Latine on a formé un groupe de militants. Le CNRS argentin a accepté l'option Recherche et développement pour étudier sa mise en pratique (mais qu'est-ce que le développement ?) Je ne crois pas ni au développement économique ni au développement social tel qu'il est vu par le gouvernement. Mais nous avons le devoir et la responsabilité de faire bouger les choses en temps réel. En tant que militante et enseignante, j'ai accompagné avec beaucoup d'espoir cette poussée vers les pouvoirs publics. A cet effet, le troc a été soutenu par la ville de Buenos Aires, puis dans les provinces et par quelques villes et aussi le ministère de l'économie et du travail.

Aujourd'hui, une dizaine de villes de plus de 200 000 habitants acceptent cette monnaie sociale pour le paiement des impôts, dépassant ainsi le dialogue avec les pouvoirs publics sur la légalité de créer de la monnaie. De plus, cette expérience montre que nous sommes devant un grand malentendu vis à vis de l'économie parce que l'économie traditionnelle considère que le marché a besoin d'argent pour fonctionner. Et nous, nous prétendons ne pas en avoir besoin. Nous avons besoins d'offres, de demandes, de quelques matières premières ou connaissances et, le reste, c'est une invention perverse. Nous sommes capables de reconstruire un marché autosuffisant avec 10% d'argent et 90% de *papier coloré*. Je considère donc que la monnaie sociale dans les pays pauvres est vraiment un levier non seulement pour une nouvelle politique économique mais surtout pour une nouvelle vie politique des citoyens. Une citoyenneté politique plutôt qu'économique

## > Se réapproprier l'argent, l'échange, le financement

Maurice Decailot (France)

Le monde d'aujourd'hui est dans une situation grave, dont les soubresauts de l'Argentine, les secousses de l'Asie du Sud, les difficultés du Japon, les conflits qui durent ici et là ne sont que les symptômes précurseurs.

La responsabilité de cette situation, à l'encontre des perpétuelles récriminations libérales contre la réglementation et la protection, en revient entièrement aux pratiques marchandes du trafic aujourd'hui mondialisé des biens, des services et des capitaux, de l'exploitation des hommes, du pillage des ressources, dont les grands groupes de capitaux sont les initiateurs dominants, et aux relais et appuis de ces pratiques dans les différentes instances de pouvoir à tous les niveaux.

Notre opinion est que, dans le cheminement nécessaire pour échapper à cette oppression, un moment-clé, bien au-delà des stratégies de simple "limitation des dégâts", est l'émergence, du fait des populations intéressées elles-mêmes, d'une dynamique de vie économie et sociale novatrice, clairement distincte des pratiques marchandes et exploiteuses aujourd'hui dominantes. C'est une telle émergence, même initialement modeste et circonscrite, qui permettra selon nous de rassembler les forces nécessaires pour infléchir les rapports de force actuels. Ce n'est pas sans raison qu'est rabâché à tout propos le slogan "There is no alternative", martelant qu'il n'y a pas d'autre voie. Il convient d'ouvrir une telle alternative, non seulement dans les idées, les mots, les actes protestataires ou démonstratifs, mais dans des pratiques économiques et sociales effectives en émergence. Il convient d'agir pour que soit reconnu, constitué ou reconstitué et multiplié un savoir-faire (un savoir-vivre) économique spécifique, auto-dynamisant, des populations aujourd'hui lésées, hors du champ des doctrines officielles de la guerre économique de tous contre tous. Il faut sortir du simple juridisme aménageur, aller vers la co-élaboration populaire de flux spécifiques de vie économique hors le marché, hors le salariat, hors la propriété marchande. Plutôt que l'accession à des lieux de pouvoir, ou l'édiction de lois, qu'elle soient locales ou mondiales, censées maîtriser le marché, la première démarche nécessaire serait, pour les initiateurs potentiels, traduisant les intérêts des populations qui leur sont proches, de se rassembler, de se concerter et de s'accorder autour d'un projet clairement représentatif d'une réelle équité économique, ainsi que de la liberté historique des peuples concernés, et de réunir les premiers moyens d'initiatives économiques concrètes.

Un tel projet devrait, selon nous, être aussi éloigné du dogmatisme doctrinal autoritaire que de l'improvisation inefficace et porteuse de divisions, proposant aux intéressés un ensemble cohérent d'outils de décision, à confronter à la diversité des projets, mais aussi et avant tout aux besoins de la pratique vécue.

### **Changer l'échange : pour des échanges équitables**

Il était de tradition, parmi ceux qui voulaient changer les choses, de considérer que toute transformation devait être d'abord une transformation des façons de produire et des lieux et structures de production.

Un enseignement essentiel des faits passés et actuels est, selon nous, que toute stratégie socioéconomique innovante comporte nécessairement, en tant qu'élément décisif, des formes spécifiques novatrices de l'échange. Le marché n'est pas la forme éternelle de l'échange, il est seulement la pratique aujourd'hui dominante, inculquée et imposée, des trafiquants marchands mondiaux.

L'orthodoxie officielle impose aux populations, par le dogme, par la contrainte légale ou fiscale, ou par la réglementation interétatique, des dilemmes artificiels et

déformants. L'un d'entre eux oblige à limiter le choix des modes de vie économiques à deux : ou la mêlée marchande, ou l'allocation administrative étatique, avec en prime l'empilement des deux : ainsi est écartée d'emblée la réciprocité des échanges, cantonnée d'office dans le domaine du don, de la cérémonie, de la régulation morale, alors qu'elle est, selon nous, à la racine de tout échange humain. Un autre dilemme obligatoire prolonge le précédent : ou bien l'existence économique marchande concurrentielle et patrimoniale, ou bien la marginalisation sociale cantonnée dans l'invalidité économique et la dépendance institutionnelle et financière, fourrière de la dépense étatique. Il s'agit là de carcans aujourd'hui inacceptables.

On a pu le montrer : tous peuvent échanger à la fois librement et équitablement hors le marché tout comme hors la distribution autoritaire. L'échange peut être à la fois proche des personnes, réciproque et équitable, et ainsi créateur de confiance sociale.

Le diagnostic le plus fréquent des maux du monde consiste à incriminer la pauvreté comme source originelle de l'impuissance économique et de la dépendance sociale des populations défavorisées. Nous situons pour notre part la racine essentielle de cette distorsion dans les termes de l'échange que les pratiques marchandes, bien loin des prétendus équilibres spontanés du dogmatisme libéral, ne cessent d'alimenter au détriment des partenaires faibles, entretenant leur état de captivité économique. Les formes de dépendance technologique, commerciale, financière, institutionnelle, politique qui s'y rajoutent ne font qu'amplifier et redoubler ce déséquilibre marchand fondamental. Nous considérons les prétendus gains des prétendus "consommateurs", lors de la prétendue "ouverture" libérale, comme illusoire et globalement destructifs. Le prétendu "libre-échange", en fait le libre trafic du fort avec le faible, sera selon nous tôt ou tard reconnu pour ce qu'il est : un facteur de déséquilibre systématique, générateur d'affrontements, de spoliations et de conflits politiques et sociaux insupportables. Le prétendu développement imposé selon ses normes est sans issue. S'il faut aujourd'hui reconquérir le maniement de l'argent, c'est d'une façon essentielle, en vue d'échapper à l'enfermement dans les routines du trafic marchand mondial.

### **Changer la monnaie**

Les nouvelles façons de vivre n'impliquent pas une extinction de la monnaie. Une meilleure réciprocité des échanges, dans un monde technique qui fera encore très longtemps une large place aux productions quantitatives, et dans des sociétés à la recherche d'une reconnaissance et d'une évaluation plus équitable des travaux de chacun en même temps que des tâches collectives, requerra l'usage de la monnaie comme mesure de la richesse de tous. En même temps, le simple énoncé monétaire des prix n'est pas le garant de leur juste niveau ; et ainsi l'illusion monétaire donne prise à

l'illusion et aux extorsions traditionnelles des pratiques de marché. La vie sociale devra donc retrouver les voies d'un usage réellement réciproque de la monnaie ; elle devra cependant pour cela associer sa circulation à des pratiques d'évaluation et de validation sociale des prestations, à la fois cohérentes et décentralisées, visant non seulement la comparabilité monétaire des prestations, mais au-delà, l'équité des transactions, assurant ainsi à chaque participant la reconnaissance de son apport aux travaux sociaux. À l'encontre d'une longue tradition de la doctrine économique officielle, nous affirmons la possibilité et la cohérence de la recherche, pour chaque activité et dans son contexte, d'un juste prix rémunérant son apport. Ainsi, la monnaie peut cesser de déguiser illusoirement le trafic marchand en échange loyal.

La thèse traditionnelle selon laquelle l'échange égal dissout le lien entre partenaires est erronée. Il est faux que l'équité, en soldant les comptes, conduise chacun à interrompre tout lien social : elle consolide au contraire, à travers sa garantie publique, la réciprocité du lien entre chacun et les autres, et refonde la division du travail, source même de la société. L'échange équitable de la loyauté avec les tiers publics garants de l'équité implique chacun dans les transactions à venir. À cette condition de renouer avec la réciprocité, la monnaie peut retrouver un rôle de lien social humanisant.

Il convient donc, dans la perspective d'un essor de nouveaux échanges, d'encourager spécifiquement, par des procédures adéquates, les échanges entre partenaires s'engageant à établir entre eux des rapports d'équité réciproque. Ceci explique, en particulier, qu'un élément essentiel de toute alternative est le libre essor d'un débouché intérieur propre aux populations attachées à faire vivre leur communauté sociale, selon des modalités définies par elles-mêmes. Un tel essor requiert particulièrement l'établissement, entre partenaires, de prix fonctionnellement équitables, validés socialement par des procédures hors marché faisant intervenir à la fois les offreurs, les demandeurs et un arbitrage tiers reconnu par tous. Nul doute, ainsi que l'indique déjà en esquisse l'usage de monnaies "sauvages" par des populations en situation difficile, par exemple en Argentine, que la solidarité créée dans ces populations des conditions nouvelles de confiance en leur monnaie, dissuadant ainsi sa manipulation par des autorités dominantes.

### **Changer les échanges avec les puissances marchandes**

Cependant, à souhaiter échapper aux routines marchandes mondialisées, se rendrait-on coupable de "repli", voire de "repli égoïste", on ne sait pourquoi plus condamnable que le repli fiscal et financier des privilégiés ? Il convient, selon nous, de récuser fermement ces accusations. Bâtir des échanges échappant aux pressions marchandes n'est pas se replier, mais bien au contraire avancer vers de meilleurs échanges, de meilleurs équilibres, une plus grande réciprocité, une plus grande équité, et par là une plus grande égalité humaine

véritables. Une telle avancée vers l'échange équitable est un élément-clé indispensable à toute alternative viable.

Les échanges équitables internes aux populations intéressées se révéleront capables d'accroître, avec la viabilité économique propre de ces populations, leur pouvoir de négociation avec le reste du monde. Les transactions avec le monde marchand devraient alors elles aussi connaître un réajustement significatif. Là encore, le recours à des évaluations visant l'équité devrait aider à mesurer les distorsions actuelles, et ainsi à les rendre moins acceptables. Ce qui est réclamé, ce n'est pas une prétendue "protection", mais la légitimité de la réciprocité et de l'équité dans la vie économique des populations qui le souhaitent, notamment à travers des taux de change équitables viabilisant les activités économiques de chaque peuple, des prix internationaux arbitrés publiquement dissuadant la spoliation des faibles, des flux de prestations publiques librement choisis par les populations impliquées, des taxations équilibrantes des flux monétaires entre populations aux modes de vie différents. Il est en outre certain qu'un meilleur équilibre dans et avec les pays aujourd'hui spoliés, en faisant apparaître le coût économique réel des échanges inégaux, dissuaderait le recours aux pressions concurrentielles mondiales. Ceci apporterait à terme à de larges secteurs des populations, y compris dans les pays riches eux-mêmes, des améliorations beaucoup plus significatives que les prétendus avantages comparatifs actuels. Ces nouveaux avantages, tels que l'équité des échanges, la loyauté des transactions, la fiabilité et la viabilité économique stabilisée des partenaires, traceraient des limites nouvelles aux pratiques traditionnelles marchandes visant à diviser par l'argent les partenaires solidaires.

De ce point de vue, on peut penser que les circuits du commerce équitable sont encore à ce jour, quelles que soient leurs ambitions exprimées, axés sur des flux faiblement diversifiés, faiblement réciproques, tournés en grande partie vers l'exportation unilatérale des pays défavorisés vers les mieux pourvus, flux au surplus fréquemment intermédiés par les canaux commerciaux dominants. Ceci ne met pas ces circuits, en leur état actuel, en mesure d'infléchir les termes des transactions de façon suffisamment significative. C'est pourquoi nous appelons, outre l'émergence de dynamiques socioéconomiques autochtones, celle de nouvelles formes de contacts économiques plus largement réciproques entre groupes de populations de zones différentes.

### **Changer le financement**

Les financements non-classiques proposés par les organismes officiels ou traditionnels d'aide aux défavorisés sont le plus souvent conçus comme des palliatifs assistanciers, préparant l'intégration des marginaux aux pratiques financières actuelles. Il faudra reconnaître, si l'on souhaite éviter l'incompatibilité fondamentale et manifeste entre pression financière marchande et viabilité économique et sociale des



peuples, que sont indissociables des échanges équitables et des circuits de financement nouveaux, écartant entièrement tout rapport de prêteur structurel à emprunteur structurel perpétuel, toute rémunération unilatérale des fonds prêtables, que ce soit sous forme d'intérêt ou de rémunération d'actifs, en faveur de financements de type réciproque débouchant, dans le prolongement de savoir-faire séculaires, sur une rotation des avances financières entre partenaires à droit égal, mutuellement avantageuse par accès aux services d'avance, et en outre au financement et au préfinancement en temps voulu des activités en évolution.

Cela implique notamment, pour les populations participantes, un contrôle souverain des flux de capitaux permettant de substituer largement, aux arrivées d'investisseurs dominants, des financements internes et au besoin externes, à caractère mutuel. Toute stratégie alternative viable devrait donc inclure l'émergence de structures de financement spécifiques mutualisants.

On ne saurait attendre des institutions actuelles qu'elles produisent les innovations aujourd'hui nécessaires. On ne saurait attendre des procédures de financement de la Banque mondiale ou du Fonds Monétaire International, financements assujettissants, technocratiques, onéreux, dont une réorientation respectueuse des populations est très hautement improbable, autre chose que de nouvelles contraintes économiques et financières extérieures, de nouveaux empiétements sur l'initiative démocratique et la créativité sociale des peuples. De même que l'on ne peut attendre de l'Organisation Mondiale du Commerce que, renonçant à frayer partout, au nom de l'ouverture, la voie à l'intrusion économique, financière et sociale, elle reconnaisse aux rapports de réciprocité la place essentielle qui leur est due.

C'est pourquoi, au risque d'encourir le reproche de témérité, nous considérons que l'élaboration et la création à neuf, en fonction des besoins des populations intéressées, de formes et d'institutions monétaires et financières, est un moment indispensable, essentiel d'une évolution libératrice, création que, au fil du temps, un nombre croissant d'institutions devront elles aussi prendre en considération.

La circulation de monnaies dominantes, contraignant les populations à subir, à travers les transactions quotidiennes, les rapports de force du marché, sont un canal essentiel des dominations et contraintes exercées sur elles, comme l'exemple argentin vient de le rappeler. Il convient que, dans le souci de se libérer, les populations apprennent à manier, et au besoin à établir à neuf entre elles des échanges monétaires autonomes, et pour ce faire à instituer les instruments monétaires spécifiques d'échanges multilatéraux équitables, par exemple, à l'aide d'une monnaie-tampon entre zones de développement différents, préservant selon des modalités reconnues, l'équilibre propre de chaque zone en même temps que son aptitude aux échanges justifiés.

### **Bâtir aujourd'hui l'alternative : pour l'émergence de nouvelles structures**

Redisons-le : tout au long des siècles, l'avenir socioéconomique n'émerge ni par la force de la conquête, ni par le décret de l'autorité, ni par l'estampille juridique, mais par la pratique socioéconomique dissidente et novatrice des populations concernées. Tout montre qu'il devra en aller de même à notre époque.

C'est au vu de tout cela que nous suggérons, à titre de démarche initiale, de susciter, à l'initiative des partenaires intéressés tels que groupes de citoyens, collectivités locales, réseaux de solidarité, activités économiques populaires agricoles ou autres, quelle que soit leur localisation, et sans attendre la labellisation par des instances officielles, la création de lieux spécifiques, dénommés par exemple "maisons de l'économie équitable". De tels organismes auraient pour mission de faciliter, parmi les populations proches, l'échange équitable de biens et de prestations sous arbitrage mutuellement accepté, la collecte et la distribution de financements de type réciproque, l'appui à une gestion non patronale-salariale des activités, la prise en charge, sous contrôle commun, de services communs, la prise en charge de l'accès aux ressources de chaque personne participante et le maintien de ses droits. De telles institutions de proximité, au besoin reliées en réseau, pourraient servir de points d'appui, de ralliement, de lieux d'entraide pour tous ceux qui veulent faire entendre avec force : maintenant ça suffit ! Bâtissons dès aujourd'hui la vie économique et sociale d'équité, de réciprocité, de solidarité que tant d'hommes attendent de par le monde.

### **> L'illusion et la chance Une philosophie pour les Systèmes d'échange locaux**

Paolo Coluccia (Banche del tempo, Italie)

Argent et pouvoir ne peuvent ni acheter  
ni imposer de la solidarité et du sens.  
(Jürgen Habermas)

"Sur une planète riche d'écosystèmes et de hautes technologies il n'y a pas de justification pour la pauvreté et pour la pollution. La raison de ce double drame se trouve dans l'illusion que les hommes possèdent la matière première. Cette sottise économique a créé l'argent."

C'est par ces mots que Global Resource Bank (GRB) inaugure son site Internet. Le projet prévoit une complexe connexion des individus pour une "gestion globale des ressources", grâce à "une institution démocratique directe".

Il est encore possible de se réapproprier la richesse de la Terre pour "jouir de la prospérité globale et d'un environnement naturel".

Le modèle économique de l'Occident porte à l'individualisation et à la dispersion des communautés locales. Il faut réfléchir et agir, y compris dans des contextes délimités géographiquement, pour innover les comportements des individus et donc inventer une méthodologie auto-référencée pour un projet local.

Aujourd'hui il est important de proposer un projet local. Mais il faut abandonner la logique dominante consistant à confier toujours à l'administration publique la gestion de projets.

Il faut imaginer un nouveau secteur social, spontané et informel, basé sur l'horizontalité, sur le bien-fondé et sur le copartage. Ces caractéristiques n'appartiennent pas au secteur public, ni au secteur économique, ni au secteur du volontariat et de l'économie solidaire ou, comme on dit en Italie, au troisième secteur : ce dernier, malheureusement, prisonnier – comme dit Rifkin — “entre le secteur public et le secteur privé (économique) [...] dépouillé de son identité autonome et rendu dépendant des autres secteurs pour sa survie.”

Nous ne souhaitons pas que ce soit le “quatrième secteur”, celui “de l'économie souterraine, du marché noir et de la culture criminelle” qui prenne le dessus dans le système social.

Inventer un espace social, donc, pour redéfinir les relations entre les individus, les groupes, les institutions, en un mot redécouvrir “l'espace commun de la libre association humaine.”

Les systèmes d'échange local non monétaire (LETS, SEL, Tauschring, Clubs de Trueque, Banche del tempo, etc.), avec tous les mouvements alternatifs et innovateurs apparus récemment dans la société et sur toute la planète, peuvent inaugurer un espace commun. Si ces micro-systèmes socioéconomiques comptabilisent leurs échanges, cela leur permettra de mettre en évidence la richesse relationnelle générée, qu'aucun Produit Intérieur Brut (PIB) ne pourrait comptabiliser.

La leçon sur le don de Marcel Mauss est toujours présente à mon esprit; mais aussi l'analyse anthropologique de Malinowski autour du sens du Kula. Il n'y a pas de communauté et d'échange social s'il n'y a pas de liens et de relations solidaires. Les associations d'échange local non monétaire sont laïques (laòs, peuple). Dans les SELs l'ego et l'alter fusionnent comme une osmose et produisent le nous, un nouveau sens de l'existence. Ils sont des modèles socioéconomiques qui représentent une chance pour la future cohabitation locale-globale, “glocale”<sup>8</sup>.

La pensée unique fait le contraire : nous pensons à la démentielle “pyramide de la richesse” de Lester Thurow, pour une production infinie de croissance économique. “Seul un gâteau économique qui grandit rapidement, dit-il, peut créer les sociétés riches, dans lesquelles chacun peut participer à la création de la richesse.”

Beaucoup d'économistes sont fiers de cela, surtout quand ils encaissent des récompenses copieuses, données à pleines

mains par des gouvernements inconscients, pour des consultations et des programmes qui produisent un effet contraire, qui mettent dans l'embarras beaucoup de gens.

Le chemin de la croissance infinie et indéfinie conduit inévitablement à une société duelle : quelques-uns sont toujours plus riches et d'autres deviennent toujours plus pauvres. “Il faut combattre l'actuelle tendance à la dualité de notre société”, affirme Alain Touraine, mais “il faut aussi changer notre conception de la croissance [...]. Une croissance substantielle est impossible sans prévenir les risques cruciaux : écologiques, nucléaires, sanitaires, sociaux, culturels. Innovation et solidarité sont les éléments fondamentaux pour une croissance économique soutenable.”

Mais, dans un système social déséquilibré le développement soutenable “est une grande hypocrisie”, ou, comme dit Latouche, il est un “oxymoron”.

À l'économie de marché on peut répondre avec l'auto-référencialité des systèmes locaux d'échange non-monétaire, basés sur la liberté et sur l'inclusion. “Rappelons que, pour la plupart, dans l'ère moderne, nous avons associé au concept de liberté celui d'autonomie, et nous avons fait coïncider l'autonomie avec la capacité d'offrir notre travail sur le marché. Les fruits du travail – la propriété – ont été considérés comme les symboles de notre liberté. Le droit d'exclure les autres de ce qui nous appartient a été considéré comme la meilleure façon de protéger notre autonomie et notre liberté personnelle. Mais la vraie liberté est fille du copartage, pas de la possession : on ne peut pas être vraiment libres, si on ne peut pas partager, éprouver un sentiment d'empathie envers l'autre, s'êtreindre.”

Globalisation, richesse, développement, progrès, croissance : ces mots circulent frénétiquement. Le système social mondial est désormais prisonnier du système économique-financier. Les flux incessants de monnaie électronique font des victimes innocentes dans le monde, y compris dans les nations au sommet même du développement économique et financier. François Terris, fondateur du premier SEL en France, a synthétisé : “La richesse des trois cent cinquante habitants les plus riches de la terre est égale à la richesse (ou la misère ?) des deux milliards trois cent millions des habitants les plus pauvres. Ainsi, ce système monétaire archaïque et périmé continue à régner en faisant des ravages dans l'humanité et nos télescopes sont tellement puissants que nous ne pourrions plus voir ce qui se passe ici, chez nous.”

Donc, “comment pouvons-nous rester insensibles en face de l'insuccès des actions politiques d'intégration sociale basées sur la croissance économique et sur la redistribution sociale, quand exactement les distances sociales entre les riches et les pauvres augmentent autant à l'échelle mondiale qu'au cœur de plusieurs sociétés nationales ?”

Le “processus d'occidentalisation” semble désormais incessant. On veut exporter partout le modèle de la société européenne et occidentale, exagéré par l'extrémisme de la production et de la consommation américaine et japonaise. Ce

modèle, de façon différente, entraîne souvent le paternalisme et la pathétique attitude d'assistance, qui au fond laisse inaltéré, pour un rapport dans sa structure asymétrique, le déséquilibre entre les riches et les pauvres. La réflexion suivante de Giovanni Sarpellon à propos de l'action volontaire "du jour après" est emblématique. Il dit : "Même si je sais ne pas me rendre sympathique, je pense à certaines formes de volontariat qui, même si elles sont méritoires pour ce qu'elles font, apparaissent comme des parenthèses fermées dans une vie complètement différente : des moments d'altruisme qui laissent intacts les mécanismes qui causent la souffrance que l'on cherche ensuite à soigner. Peut-être que dans plusieurs cas, on ne peut pas faire autrement et, plutôt que rien... Mais au moins rendons-nous en compte."

La solidarité n'est pas l'assistance, mais "elle est tout le contraire de l'assistance". La vraie solidarité repose sur la réciprocité. La symétrie et la reconnaissance requalifient l'existence humaine. En effet, dans le donner et dans le recevoir d'un système d'échange local il n'y a pas d'attente de gain ou de salut de l'âme, mais une "dimension stratégique" différente de l'existence.

Le scénario de crise du projet de la modernité est désormais évident. Nous naviguons en mer haute, nous sommes en dérive. Les systèmes sociaux, institutionnels, politiques et culturels ne savent plus nous donner de réponses concrètes aux problèmes et aux risques de l'environnement et de la société.

La complexité structurelle est évidente. Le risque est la seule certitude. Il est difficile de "trouver une route" et, malheureusement, il est compliqué de décider "de virer cap pour cap". "Souvent, observe Ulrich Beck, les apparences du bien-être, de la consommation, de la magnificence nous empêchent de voir à quel point l'abîme est proche."

Il n'y a plus de géants desquels s'inspirer : nous ne pouvons plus monter sur leurs épaules, nous, des petits nains postmodernes, pour regarder plus loin. "L'unique issue pour le naufragé est de se construire un radeau pour survivre." Et souvent le LETS a représenté pour beaucoup de gens la chaloupe de sauvetage du Titanic !

La société montre les risques, les dangers, les illusions, le bien-être, l'exclusion, la pauvreté. Les individus cherchent une dimension plus humaine et solidaire de la société : toutes "les conséquences – les chances comme les charges – se transfèrent sur les individus."

Les systèmes sociaux ainsi tendent à implorer. Le lien avec les institutions sociales se casse. Émergent la division sociale, l'insuffisante participation au vote et à la vie publique, les nouvelles formes d'exclusion et de pauvreté, l'individualisme exaspéré, l'isolement, la crise des familles, la rupture entre les générations.

Il s'agit de "pathologies sociales", que souvent il est difficile de comprendre dans leur essence spécifique et leur dérivation. Gestes irresponsables et contradictoires (homicides, suicides,

vandalisme, violences sexuelles et raciales, exploitation, etc.) paraissent dans le scénario social : il sont des signaux reconnaissables de la turbulence dérivant d'un insuffisant lien des individus et de l'absence de solidarité en général.

La richesse économique des classes moyennes et aisées permet une consommation effrénée et devient opulence, gaspillage et rituel. On pousse avec la publicité les individus à l'imitation pour augmenter la consommation : mais la croissance infinie, ce type de croissance, ne peut représenter un remède.

Si la théorie utilitariste a contaminé et conditionné en général les sciences sociales, l'économie, en particulier, souvent qualifiée comme une science sociale "dure" et, quelquefois, "triste" — (avez-vous remarqué la dureté-tristesse du visage des économistes ?) — s'est engagée dans un parcours d'uniformité unilatérale, en ignorant l'essence de l'óikos et en imposant exclusivement les paradigmes de l'utilitarisme, du développement et de la production infinie de richesse, en cultivant la rationalité instrumentale, organisée par le Lógos epistemonikós, qui a chassé dans les derniers siècles la Phronesis (prudence), "tous les deux fils de Minerve", en imposant les principes d'"Efficacité, Calcul, Prévision, Contrôle", en nous serrant dans la cage d'acier pensée par Max Weber et dans la "macdonaldisation [qui] envahit chaque coin de la société".

L'exaspération rationaliste a désenchanté le monde, en le rendant irrationnel et inhumain : l'inhumanité est, il est inutile de le dire, une irrationalité fondamentale de la rationalité.

Tout le monde est impliqué, personne ne peut se soustraire : la nouvelle religion est celle de la consommation, avec ses cathédrales (les centres commerciaux, Disneyland, fast food, casinos, etc.), les pèlerinages de masse et les rites du week-end (les parties de football, les mega-concerts, les nuits en discothèques, etc.), les embouteillages, les accidents de la route...

Que faire pour recharmer le monde ?

Nous avons besoin de l'illusion et de la chance pour pouvoir vivre dans un système social différent, simple et tranquille. Ce ne sera pas facile. "Certainement, observe Latouche, on ne refait pas le monde du jour au lendemain... [Mais] c'est le temps désormais de commencer à décoloniser notre imaginaire."

Ainsi, le don devient politique, réussit à "construire la société", dit Alain Caillé. "Le don est la façon par excellence pour constituer des relations sociales", même s'il ne s'agit pas du don gratuit et unidirectionnel (la charité, la bienveillance, la philanthropie), mais de don libre, celui des nouveaux styles de vie, comme les systèmes d'échange local non-monnaire, la finance éthique, le commerce équitable-solidaire, le tourisme responsable, l'achat critique, etc.

On donne de la dignité à tout le monde en échangeant d'égal à égal, en achetant un produit à un prix équitable et compensatoire, en assumant une attitude critique dans la

consommation, en faisant preuve de responsabilité dans l'écoulement des ordures, en respectant les cultures, les lieux et l'environnement.

Dans ces nouveaux systèmes de vie, on réalise la complexe dimension de l'in-timité, c'est-à-dire la juste reconnaissance (timós) de l'autre. Le don est toujours spontané ; mais, en même temps, il est une obligation, comme le dit Godbout, une "tension fondatrice du lien social, en face duquel le sociologue devra toujours rester modeste, reconnaître ses limites, et être prêt à faire place, ou à céder la place aux autres disciplines des sciences humaines, aux philosophes et aux poètes."

Et surtout les économistes auront peu à dire ! Ils ne savent ni expliquer ni justifier le don.

Avec le paradigme du don la société peut encore être "capable d'intervenir sur soi-même et avec ses idées, ses conflits et ses espoirs", pour pouvoir vivre encore ensemble, "libres, égaux et différents".

Cela est-il possible ? Je crois que oui ! Et il est possible de le faire en conjuguant la grande variété d'innovations qui fondent ces nouveaux styles de vie. Tonino Perna dit : "Au travers de mille formes et contradictions, les nouveaux mouvements qui ont promu le fair trade, la finance éthique, la coopération populaire, l'échange non-monnaire, un réseau de relations basées sur le principe de réciprocité, sont en train de contribuer à créer un réseau d'économie "autre", qui pourra exercer un rôle fondamental dans les prochaines années".

Il est important de ne pas perdre de vue la dimension locale, parce que dans la communauté les innovations ont plus de chance. Mais, en même temps, il faut promouvoir des systèmes de connexion, de connaissance et d'échange en général. Aujourd'hui les Technologies de l'Information et de la Communication (TIC) offrent de nouvelles possibilités.

Beaucoup de nos systèmes d'échanges n'existeraient pas sans le réseau d'Internet. Mais c'est dans la dimension locale que l'action de solidarité sociale et économique d'un système d'échange non monétaire se concrétise théoriquement et pratiquement.

Une communauté peut survivre si ses habitants réussissent à dédier une part de leurs actions, de leurs énergies, de leur temps à leur pays, amis, parents, voisins. "La vraie richesse d'un pays, ce sont les heures que chacun va donner à sa communauté !" dit François Terris.

À Martano, ma ville, à l'extrême sud-est de l'Italie dans la région du Salento, le système d'échange local dénommé ASSEM (Association pour le Développement Social et Économique de Martano), est née au mois d'octobre 1996 à l'initiative d'un groupe d'amis, de parents, de voisins. Très semblable à un LETS au début, il s'est transformé plus tard, au printemps 1997, en un système de réciprocité indirecte, plus précisément en une banque du temps un peu particulière, autonome et autogérée, différente des autres banques du temps nées à la même époque en Italie, mais presque toutes financées par les municipalités. L'unité de change a été dénommée

mistòs, mot dérivé d'une ancienne langue locale d'origine grecque. La signification de "mistòs" est "soldo" (sou), mais aussi "récompense". Au début, un mistòs était égal à une lire italienne, par la suite le mistòs a été comparé au temps, c'est-à-dire que dix mistòs équivalent à une heure. En outre, à cette base objective, il était possible d'ajouter une valeur ultérieure subjective volontaire, pour le gré de reconnaissance éprouvé par le récepteur de la prestation. Pour l'enregistrement des échanges on dressait une attestation de don à trois talons. Les adhérents n'étaient pas considérés comme des clients de la banque, mais comme des utilisateurs du système. Ils connaissaient chaque information qui y circulait. Il était prévu d'autre part la constitution d'un "fonds de participation au développement des communautés locales", toujours en unité de compte de mistòs, pour la dévolution à la collectivité. L'initiative a rencontré beaucoup de difficultés de compréhension auprès des institutions locales (municipalité, associations, église catholique, groupes politiques, etc.) et auprès de la population elle-même. Actuellement, après beaucoup de contrastes, le système est suspendu. Il est à la dérive ! Quelques-uns continuent encore à échanger, à un niveau informel, sans comptabiliser, grâce à la relation sociale développée pendant l'expérience.

Il est important de souligner la signification étymologique du mot "communauté" : il dérive du latin et signifie simplement "cum munis" (avec don), c'est-à-dire l'ego qui entre en communication avec l'alter crée le lien et la relation sociale et fonde le nous ! En renversant le mot "communication" on obtient en effet la locution "action commune". "Nous appelons communication – observent Humbert Maturana et Francisco Varela – la mutuelle induction de comportements coordonnés qui se vérifient entre les membres d'une unité sociale." En effet : "Sans amour, sans acceptation de l'autre de la part de chacun, il n'y a pas de socialisation, et sans socialisation il n'y a pas d'humanité." Et pour notre paix et notre sérénité, "nous avons à disposition seule le monde que nous créons avec les autres, et seul l'amour nous permet de créer un monde en commun avec les autres."

Dans le système social existant et peuvent coexister différents sous-systèmes (politique, économique, juridique, religieux etc.), mais la réciprocité, la culture de la relation et la pratique du don ne peuvent être absents. Les systèmes d'échange local non-monnaire, les banques du temps, peuvent exercer un rôle crucial pour assurer une re-couture de la société. Ils sont un parcours obligé pour la médiation et la communication sociale. "Les banques du temps, le Tauschring et tous les systèmes d'échange local non-monnaire [...] sont des utopies réalisées qui nous montrent une idée du futur encore en gestation. Ils nous obligent à penser, à créer notre manière d'imaginer, à nous faire une idée de la société, pas seulement pour les petits objectifs de la société (c'est-à-dire du vivre ensemble, de l'échange local dans la diversité), mais de la société entière."

Ces systèmes, orientés vers la solidarité et la réciprocité, comblent les différences de niveau et les asymétries sociales. Le Prix Nobel d'Économie 2001 a été donné à trois économistes qui ont conduit des recherches empiriques sur l'information asymétrique de l'économie de marché, c'est-à-dire les possibilités de duperie économique causées par la connaissance non exacte de ce que l'on achète, comme quand on achète une voiture d'occasion, par exemple, les défauts, sous le capot et le châssis, ne sont connus que du vendeur. "De cette asymétrie d'information découlent quelques distorsions du marché", mais surtout "l'iniquité des issues (l'enrichissement illégitime de l'insider)".

Je ne crois pas que les expériences d'échange local pourront recevoir un Prix Nobel pour l'effort d'information

symétrique qu'elles cherchent à instaurer entre les membres de leurs systèmes. Mais la réciprocité est fondée sur la symétrie, sur l'échange d'égal à égal de services, de loyauté et d'information.

"Tous connaissent tout de tous : offre, demande, besoin ; échange, comptes, monnaie ; créativité, illusions et rêves." Chaque information est à disposition du groupe. "Même si dans la pratique ce qui se matérialise est l'échange de petits biens, de prestations, de services et de savoirs modiques, l'esprit de fond possède une forte matrice anti-utilitariste et encourage une concrète symétrie sociale."

Unique défaut, pour ainsi dire : pas d'argent dans l'échange ! Et alors... Adieu Prix Nobel d'Économie !

## Débat

### Un intervenant

Quels sont les ponts possibles entre les différentes monnaies, entre l'argent froid et l'argent chaud en Afrique, entre un SEL français et un vendeur si je veux installer un chauffe-eau, entre le centre des impôts en Argentine et le contribuable qui possède de la monnaie colombo ?

### Un autre intervenant

Comme je suis plus proche, dans l'échelle mondiale, d'un Bill Gates que d'un villageois africain, je me demande ce que Bill Gates fait de tout son fric ? J'ai l'impression que c'est comme pour une drogue. Depuis tout petit, on se rend compte que les choses importantes ne s'achètent pas alors, plutôt que se réappropriar l'argent, comment remettre l'argent à sa place ?

### Un autre intervenant

Comment passer à une forme de programme ou d'action politique ? Dans l'atelier, on fournit une forme de réponse cohérente avec le contenu du colloque. En fait, la seule chose positive, c'est qu'on recherche une diffusion virale de l'anti-développement. La mise en place de monnaies alternatives répond à cette démarche. Comment négocier au mieux

avec l'État pour maintenir et développer ces monnaies alternatives qui font évoluer profondément le système ?

### Un autre intervenant

Est-ce que la perte de crédibilité en la monnaie nationale argentine n'a pas largement favorisé cette expérience ? L'abandon de la parité peso dollar est un élément favorable, alors que chez nous, nous sommes confrontés à une surveillance par le Trésor public. Il y a des barrières, des procès qui sont intentés aux SELs.

### Un autre intervenant

A propos de la compatibilité entre monnaies, je suis assez convaincu que dans les pays où la monnaie n'est pas le système dominant d'échange, comme en Afrique, la monnaie a une fonction. Et par rapport aux richesses du Nord, comment les riches l'obtiennent-ils et comment cela se justifie-t-il ?

### Alain Bertrand

Hier, au Ministère du travail et de l'emploi, Patrick Viveret a remis un rapport sur les instruments de mesure du PIB, reconsidérant la richesse. Il a relié ce propos avec les systèmes monétaires. Heloïsa et moi-même devons nous

exprimer sur cette question et beaucoup d'autres acteurs y réfléchissent.

Concernant les procès intentés aux SELs, nous avons, en France, une vision fautive qui provient de la sur médiatisation du procès de 1996 perdu en première instance par trois adhérents d'un SEL et ensuite gagné en appel à Toulouse en 1997. Ce procès fait depuis jurisprudence.

Est-ce qu'on peut acheter un chauffe-eau dans un SEL ? Vous trouverez toujours un chauffe-eau d'occasion, mais pas un neuf sous garantie, parce que les fabricants n'y sont pas adhérents. D'autre part, personne dans un SEL n'aura la capacité d'en fabriquer un. Il y a donc un certain nombre de produits que vous pourrez vous procurer, mais pas tous. Par contre, à la campagne, du pain bio, du fromage artisanal et des légumes du jardin, vous en trouverez sans difficulté.

A propos de Bill Gates, que fait-il de tout son argent ? C'est la question du sens, du sens de notre vie. Comment pouvons-nous vivre ensemble ? Comment pouvons-nous échanger ensemble ? C'est la grande question qui est posée dans les SELs, de manière pratique, dans un investissement personnel, que chacun doit faire, dans l'échange avec les autres membres du groupe.

C'est-à-dire, comment je vais échanger et quelles valeurs je vais faire partager ? Les SELs sont, en réalité, de grands laboratoires dans lesquels nous apprenons, en toute simplicité, à nous réapproprier notre vie. Je rejoins la formule : la diffusion virale de l'anti-développement (même si je ne retiens pas le terme *anti-développement*). Cette autre manière de vivre ensemble est un long chemin à parcourir parce qu'il ne suffit pas de multiplier les échanges comptables pour retrouver du sens.

### Serge Latouche

Revenons sur la proposition de faire des ponts entre l'argent froid et l'argent chaud. Constatons que nous vivons dans des sphères éclatées. Le vrai problème n'est pas le passage de l'argent mais le passage d'une société à l'autre. Au sein même d'une société africaine, cohabitent une société rurale, une société urbaine, une société suburbaine où la même monnaie circule. Cela pourrait être des monnaies différentes. Le SEL est une microsociété au sein d'une société qui connaît maintenant l'euro.

En ce qui concerne l'argent froid et l'argent chaud, ce dernier circule dans le centre urbain de la capitale traversé par des flux financiers importants. Une partie de cet argent froid est captée par les banlieues auto-construites dans lesquelles les habitants n'ont pas de revenu, ils travaillent en auto-organisation. Là, cet argent est détourné. Pour remettre l'argent à sa place, les Africains (par exemple ceux de Dakar Grand Yoff) n'ont pas inventé une monnaie type SEL, ils ont utilisé le franc CFA. Ils se le sont approprié dans la mesure où cet argent chaud circule pour alimenter les petits trafics et leurs projets. Un grand économiste, Noc Vicsel, analysait déjà le billet de banque (pour lui la vraie monnaie ne pouvait être que l'or) comme une fausse monnaie qui provoque l'augmentation du volume des opérations de change. Cela accélère donc la circulation de la monnaie. On peut considérer que c'est la même chose de créer une monnaie ou de se l'approprier et de la faire circuler à son profit.

J'ai beaucoup apprécié l'expression *une diffusion virale de forme d'anti-développement*. C'est intéressant parce que la question de la réappropriation de la monnaie ne concerne pas uniquement la monnaie. Se réapproprier la monnaie signifie se réapproprier aussi l'échange social puisque la monnaie indique la juste mesure des hommes. Ce retour à une certaine transparence est une rupture avec une société d'obscurité telle que dans une même famille, l'entreprise Disneyland, le PDG Michael Asner gagne 1375000 fois plus que le travailleur birman qui confectionne les t-shirts Donald and Co. Dans un SEL, je ne peux pas dire à un autre membre que mon heure de travail vaut 1375000 fois la sienne. Il va me rejeter. Le problème de la réinvention ou de la réappropriation de la monnaie consiste à se réapproprier la confrontation et la juste mesure avec l'autre.

### Tonino Perna

La monnaie drogue, c'est la loi de la satisfaction marginale de toutes les choses. C'est-à-dire que la cure de la demande, c'est la cure descendante. Si on possède un litre d'eau, on peut s'en satisfaire, mais pas de posséder un mètre cube ou une grosse voiture, etc... Parce que les gens qui ont des milliards d'euros ou de dollars en veulent encore plus et tendent vers un processus infini. Dans une société capitaliste, la monnaie et le pouvoir c'est la même chose. Elle devient pouvoir quand les gens perdent, d'où l'histoire du Veau d'or. En donnant leur intimité, leur conscience comme signe à un objet extérieur, les individus provoquent l'aliénation totale de leur propre communauté. Ce processus déclenche l'apparition des rapports de pouvoir.

La deuxième chose qui nous concerne, nous Européens qui expérimentons une monnaie commune, l'euro, est d'observer que la situation argentine, c'est notre futur probable. Tout en tenant compte que la situation est différente entre l'Europe du Sud et l'Europe du Nord puisque dans une région d'Italie, pour vingt millions de personnes, il

n'existe plus une seule banque locale, rurale, coopérative, populaire. Elles ont toutes été rachetées, il y a cinq ans, par les grandes banques nationales et multinationales. Dans cette région d'Europe, un petit entrepreneur, une coopérative, une association, qui souhaitent du crédit, devront nécessairement avoir recours à une banque éthique ou à un autre mode de financement.

Une autre remarque importante, le marché mondial va vers une monnaie universelle alors que la réponse sociale impliquerait la défense de la diversité. C'est comme le fromage, on ne peut envisager, dans le futur, un seul fromage disponible pour tout le monde. Vous préférez certainement défendre votre fromage local. C'est la même chose avec la monnaie. Une diversité de monnaie, c'est une biodiversité culturelle. Dans le cadre de l'euro, de nombreuses formes d'expérimentation sont nécessaires comme les SELs. Des formes volontaristes qui donnent du sens. Nous irons vers la nécessité de créer d'autres formes de monnaie pour vivre. Alors que les gens se mobilisent pour créer des activités, comme dans le cas d'Ithaca aux États-Unis, ils subissent le barrage du manque de monnaie officielle.

### Une autre intervenante

La monnaie m'a toujours paru quelque chose de compliqué et les systèmes alternatifs, des constructions abstraites et peu convaincantes. J'en ai eu la confirmation lors de cet atelier. Je ne pense pas qu'on puisse mettre sur le même plan des systèmes alternatifs qui fonctionnent dans le système dominant (des systèmes volontaristes) et des expériences du type Argentine qui ont toujours existé pour remplacer la faillite de l'économie dominante. En général, quand le système dominant revient, et quand la monnaie retrouve sa valeur et entraîne la spéculation financière, tous les autres systèmes s'écroulent. Je ne connais pas une seule expérience qui ait survécu à cette situation. Historiquement, nous avons connu une période, le Moyen Âge, où l'usure existait très

peu. Elle était pratiquée mais elle était diabolisée, surtout par l'église. Cette interdiction était sanctionnée par l'excommunication et malgré cela, on n'a pu l'éviter. Et en Argentine, si l'économie se relève, et le peso retrouve sa valeur, la monnaie alternative va disparaître. Donc, ça ne pourra marcher que lorsque le système va s'écrouler définitivement.

#### Une autre intervenante

Je ne pense pas qu'il faille attendre une situation désespérée pour trouver une alternative. Même dans une situation grave, on pourrait conserver la monnaie actuelle avec tous ses désagréments. Je pense qu'il faut changer le sens de l'argent dans la tête des gens. Mais je ne sais pas comment effectuer ce changement. Quand j'ai pratiqué le don, je l'ai fait spontanément. Il y a vingt ans, quand j'offrais à une jeune fille une peluche faite de mes propres mains, elle n'a pas compris mon geste et a eu des craintes. J'ai dû expliquer que c'est une tradition dans mon pays, le Brésil. Quand je veux offrir les chiots de mon chien, les gens se méfient, n'en veulent pas, pourtant ce sont des chiens de race. Je dois insister pour dire que dans mon pays, on ne vend pas les chiens, on les donne aux enfants. Tous les rapports sont monétarisés, il faudrait changer les rapports sociaux entre les gens.

#### Un autre intervenant

Thomas Jefferson disait à la fin du 18<sup>e</sup> siècle : « celui qui contrôle la monnaie contrôle la Nation ». Le problème principal est qu'un certain nombre de personnes contrôlent la monnaie au niveau international et ne laissent plus de possibilité aux citoyens de battre monnaie et de se la réapproprier. D'où l'intérêt des SELs qui n'ont rien à voir avec du troc. Le problème est à ce niveau-là. La monnaie fiduciaire est basée sur la confiance. A partir du moment où, dans un territoire, des individus se font confiance pour créer de la monnaie, le problème est résolu. La question est de savoir quel est l'étalon de cette monnaie. Jusqu'à une période récente, c'était l'or. Et les finan-

ciers, au cours des siècles, ont échafaudé une véritable escroquerie en émettant une valeur en papier monnaie dix fois supérieure à l'étalon conservé en banque. Et c'est cela qui a produit le capital et a engendré l'essor de notre civilisation. Quand, dans le billet d'un dollar, je vois le symbole franc-maçon au sommet de la pyramide, je constate que les Américains ont créé une confiance extraordinaire. Il faudrait sortir de cette escroquerie aux mains d'une minorité. Dans les livres tels que ceux de Denis Robert « Révélation » et « la Boite noire », l'auteur touche à l'essentiel. Donc les SELs sont importants parce que les individus n'accordent plus leur confiance dans la monnaie dominante.

#### Un autre intervenant

Je doute de cette hypothèse : « A partir du moment où les échanges sont dans des systèmes de réciprocité, ils sont équitables ». Et ma deuxième remarque est que la référence aux sociétés africaines est idéalisée. D'abord parce que les rapports sociaux (hors rapports économiques) ne sont pas équitables et, ensuite, ces systèmes de réciprocité ne garantissent en rien l'équité.

#### Une autre intervenante

A propos du financement alternatif, je souhaiterais avoir plus de précisions sur la NEF (la Nouvelle Économie Fraternelle), cette banque alternative qui aurait des liens avec l'Anthroposophie.

#### Un autre intervenant

Vous avez dit qu'une diversité de monnaie, c'est une diversité culturelle, mais depuis le passage à l'euro, on va se diriger vers quoi ? Personnellement, je souhaiterais me réapproprier mon argent pour le placer ailleurs. Est-ce que j'ai le choix ?

#### Une autre intervenante

Je souhaiterais mentionner la limite des SELs. Est-ce qu'on ne jette pas trop rapidement le bébé avec l'eau du bain en affirmant que c'est pour se réapproprier la solidarité ? L'avantage d'une monnaie

nationale, c'est quand même de pouvoir payer des impôts. Que l'État puisse prélever des taxes sur chaque échange, même si on n'est pas toujours d'accord avec l'usage qu'il en fait, crée une solidarité nationale. Et l'utilisation des monnaies SEL est un renoncement à cette solidarité.

#### Un autre intervenant

Je souhaiterais évoquer la Grameen Bank qui a créé une révolution dans les crédits, dans la façon de concevoir l'argent et les garanties accordées par son utilisation. Comment cela est perçu en Argentine, sachant aussi que la Banque mondiale, se prétendant le grand développeur du monde, n'a jamais sorti personne de la pauvreté, à part ses propres employés. Maintenant, du fait de la concurrence de la Grameen Bank, la Banque mondiale essaie de faire des expériences du même type. Par exemple, le Crédit rural de Guinée est une tentative de transposition de la Grameen Bank et il existe aussi une autre expérience au Burkina Faso. Les deux échouent. Autre chose, je croyais que le développement était le transfert des richesses des campagnes vers les villes, des périphéries vers les centres et des pauvres vers les riches, donc je suppose que l'économie populaire solidaire est tout le contraire !

#### Tonino Perna

Dans un futur proche, nous aurons un problème de conflictualité entre ces expériences de monnaies locales et l'État. C'est le pouvoir qui crée la monnaie. Nous enseignons à l'école que la différence entre l'État ancien et l'État moderne, c'est la souveraineté, l'armée et la monnaie. Avec l'expérience de la Banque éthique en Italie, on assiste actuellement à un conflit parce que la Banque éthique répond à un besoin très important de la base et la Banque d'Italie a bloqué la généralisation de ces expériences alternatives en empêchant l'ouverture de succursales.

A propos de la première remarque, en Russie, il y a une étude intéressante d'un économiste qui a fait une recherche sur le troc qui impliquerait près de vingt

millions de personnes, dans un réseau entre ville et campagne. Effectivement, cette pratique est favorisée par la crise et le marché. Mais, si on retourne au thème général de l'après-développement, sans certitude mathématique, beaucoup d'indicateurs nous montrent que nous entrons dans une nouvelle phase où l'argent va de plus en plus se concentrer dans un nombre restreint de familles et que, en même temps, les besoins des gens augmentent. Nous avons donc la nécessité de créer de la monnaie locale parce que le retour à la monnaie dominante ne se conçoit que dans une situation du type trente glorieuses.

### Serge Latouche

Le choix de l'intitulé de l'atelier : « se réapproprier l'argent », signifiait que nous avons été dépossédés de la propriété de l'argent. En fait, cette dépossession remonte à l'origine, puisque les paléo-monnaies sont déjà transcendantes, ce sont des dons des dieux, ce sont des créations des esprits. Seulement, elles ne permettent pas l'accumulation illimitée. C'est décrit par les potlachs, ça donne du pouvoir et du prestige mais cela ne permet ni l'accumulation ni de faire de l'argent avec de l'argent comme dans le système capitaliste.

Avec la modernité, le pouvoir transcendantal de l'argent est instrumentalisé par le capital et sa circulation devient très perverse. En fait, il ne s'agit pas de se réapproprier l'argent, il s'agit de se l'approprier. Et cette appropriation passe par la déconstruction du fétichisme de l'argent. Il faudrait donc se guérir de la névrose de l'argent. Il ne suffit pas de le décider. Et c'est là qu'on voit le problème de l'articulation des expériences alternatives éphémères et des expériences historiques transitoires qui sont menées à l'aveuglette et partiellement. Comme disait Heloïsa, il y a la monnaie du diable et la monnaie des anges, celle qui ne nous appartient pas et qui vient du ciel. Partons de l'évidence que nous sommes tous des anges, autrement dit, cette monnaie nous l'inventons et nous lui donnons sa transcendance.

Nous voulons devenir des anges parce que la Banque mondiale imposera ses conditionnalités. Ce n'est pas l'expérience qui s'écroulera d'elle-même, c'est la force de l'expérience qui se retournera contre elle.

Lors d'une conférence à Bari, on demandait à Mohamed Younous, qui est à l'origine de la Grameen Bank : « Est-ce qu'une alternative à la mondialisation est possible ? » Il a répondu « Non ! ». Et personnellement, j'ai dit : « Si je ne pensais pas qu'une alternative était possible, je ne serai pas venu ici ! » Younous a dit clairement que la Grameen Bank est un sparadrap pour remédier à une plaie, pour remettre les gens dans la guerre économique. D'ailleurs, la Grameen Bank est financée par Monsanto pour introduire les semences transgéniques en Inde.

Les expériences de micro-crédit sont un détournement d'une trouvaille populaire (ça fait longtemps que les Africains connaissent les tontines et les caisses populaires de crédit, comme celles de Dakar, sont de bonnes initiatives), mais là, se sont des technocrates qui veulent développer le micro-crédit, qui ne remet pas en cause l'injustice de l'échange.

### Alain Bertrand

Vous dites « Je n'ai pas compris grand chose à la monnaie et je ne crois pas beaucoup aux alternatives et encore moins après vous avoir écouté ! ». Vous prétendez que la tune, c'est la tune, et le reste, c'est très bien pour faire joujou, mais quand il s'agit de faire des choses sérieuses, sauf en cas de crise comme en Argentine, ce n'est pas possible que cela existe ! D'une manière pragmatique, je serais d'accord avec vous. Et, en même temps, parce que d'autres systèmes nous permettent de nous décoloniser l'esprit (comme nous l'a montré notre ami Italien) en utilisant d'autres systèmes avec des monnaies qui ne sont pas cumulables, nous faisons déjà un pas de géant. Mais cela entraîne un tas de problèmes.

Le premier problème, par rapport au don : nous avons parlé de don et contre don. Avec ce type de monnaie, dans le

système d'échange local, on emploie cette monnaie pour abolir le don. Je comprends que, dans notre société, le don effraie parce que les termes don et poison sont les mêmes mots dans beaucoup de langues. Si je fais un don, vous allez m'être redevable de quelque chose. Et c'est pour que nous puissions échanger de manière affective dans un micro système et, en même temps, sur d'autres valeurs que la seule relation d'amour (si on n'échange qu'avec les gens qu'on aime, on va vite se limiter) que l'on a inventé la monnaie.

Autre chose, le discours de Marc Jutier est très séduisant, mais ce n'est que du discours stérile. C'est formidable d'échanger des paroles, mais il faut aussi échanger autre chose, des services et des biens, parce que c'est la condition de vivre ensemble. C'est ce qui se passe dans les SELs.

Dans les SELs, la cotisation sous forme de grains de sel est une forme de réintroduction de l'impôt par rapport au groupe. Et les SELs ne vivent pas en autarcie, ils sont reliés au reste de la société. Les membres des SELs sont des citoyens comme les autres et paient aussi des impôts. En étant moins producteur dans le système, on peut aussi être moins consommateur dans notre société de gaspillage.

### Heloïsa Primavera

Je pense que les ponts entre les différentes monnaies sont nécessaires parce que nous ne vivons pas dans un système pur. Dans un système marchand normal, nous réalisons aussi des dons et des actes qui ne sont pas comptabilisés. Nous vivons dans un système mixte. Dans tout temps et en tout lieu, les échanges sans argent ont existé, ce qui change, c'est la proportion des types d'échange. Nous avons diffusé un livre à Porto Alegre *Où est l'argent ?*, dans lequel nous disons que le mouvement monétaire que nous voulions lancer s'appelle mosaïque, pour montrer comment nous pouvons utiliser des échanges marchands et non marchands ensemble et comment ceux-ci peuvent améliorer les relations dans la



communauté. Des ponts sont donc nécessaires.

En ce qui concerne Bill Gates, sa motivation n'est pas l'argent. Je connais des entrepreneurs fous qui n'arrêtent pas d'inventer, de secouer l'existant, comme le Bill Gates brésilien, peu sensible à l'argent puisque c'est sa femme qui le gère et qui l'utilise dans des actions humanitaires. Son plaisir est de faire fonctionner l'industrie, il adhère à un groupement de sociétés à responsabilité sociale. Il ne faut donc pas être manichéiste : diaboliser les chefs d'entreprise et dire que les gens qui sont au chômage sont des anges. Je trouve que la partie importante de formation et d'animation dans les trocs, c'est de voir dans quelle mesure nous pouvons apporter du bien être aux gens, à partir d'une combinaison harmonieuse d'engagement comme être entrepreneur, solidaire, politique, c'est-à-dire responsable du bien commun.

A propos des impôts, il est évident pour l'État que s'il n'y a pas d'argent, il ne peut y avoir de prélèvement d'impôts. Cependant, les monnaies locales créées par les États ne sont pas si rares et sont différentes de celles créées par les communautés. Citons les monnaies créées par les villes, même rares, l'important est l'objectif de se démarquer du pouvoir politique. Par exemple, le parti Vert du Brésil, dans la ville de Campina du Mont Alegre, a créé une monnaie qui a fonctionné pendant deux ans. Tous les commerçants ont émis cette monnaie qui a été acceptée par les banques. Pendant cette période d'inflation au Brésil, ceux qui utilisaient cette monnaie perdaient moins que ceux qui utilisaient la monnaie officielle.

Le pouvoir central empêche le développement de ces expériences. Il faut étudier dans quels cas cette alternative est réaliste. En Thaïlande, dans le village de Biacuchong, où on a créé une monnaie locale, le roi, la police, le fisc, craignant sa généralisation, l'ont interdite. Mais elle s'est maintenue à l'intérieur des foyers. La sphère publique et la sphère

privée peuvent être respectées dans une limite très intéressante. Le problème apparaît quand on veut généraliser cette expérience. On ne veut pas demander l'autorisation, on veut que l'État reconnaisse la faillite du système. Dans ce cas, l'enjeu est différent, c'est un rapport de force.

A propos de la différence, au Nord, vous avez du temps pour parler, pour écrire, pour publier, pour choisir, au Sud, nous n'avons pas la responsabilité sociale. Si vous vivez au Sud, il n'est pas question de choisir, parce que c'est un enjeu de survie. D'où l'intérêt de constater des idées qui montent du Sud vers le Nord plutôt que des idées qui descendent. Le paradigme, mot usé à force d'être employé, l'expérience de monnaie locale en Argentine, de monnaie sociale en particulier est importante parce que révélatrice d'un paradigme qui prouve que l'existence de l'argent pour fermer le cercle du marché était fautive. Avec 10% de matières premières et 5% d'argent, on reconstruit un marché. Nous le réalisons si nous en avons vraiment besoin et nous avons tendance à confondre (je m'adresse à Serge Latouche) la taille de chaque monde où nous considérons que notre responsabilité s'achève. Si je considère que ma responsabilité s'arrête à mon corps, j'essaierai de m'en sortir personnellement. Chacun agit ou pour sa famille, ou pour les Blancs, ou pour les Juifs, ou pour l'Europe. Mais si c'est pour le monde entier, c'est différent et c'est là le défi du Nord envers le Sud. Voir si on se rend compte, au Nord, que la Terre n'est qu'une et que ce qui arrivera à la planète, arrivera aussi pour ses enfants. Nous sommes porteurs d'une myopie historique pour ne pas voir ce que la Terre deviendra dans cinquante ans.

Quand Mohamed Younous dit que le micro-crédit n'est qu'un sparadrapp, il a raison parce que cette pratique s'exerce dans le paradigme de la rareté. Il ne touche pas au cœur du système financier, il agit sur la monnaie rare. Donc, il ne veut pas changer le système, il ne veut

pas que les gens meurent à cette vitesse, il veut ralentir le sacrifice. Nous, nous voulons une chose complètement différente, nous voulons refaire le monde.

### Paolo Coluccia

Nous sommes tous pessimistes à propos de la monnaie sociale et de la réciprocité. C'est normal et occidental. Le don n'est pas occidental. La confiance est à la base du système social et elle existe peu dans le monde occidental. Nous avons besoin de la réciprocité, de la confiance et de la communication sociale. En renversant le mot communication, on obtient la locution action commune. Nous appelons communication, observent Umberto Maturana et Francisco Varela, la mutuelle induction de comportements coordonnés. Sans cette action de l'autre de la part de chacun, il n'y a pas de socialisation et, sans cette socialisation, il n'y a pas d'humanité. Et, pour notre paix et notre sérénité, nous avons à disposition seulement le monde que nous créons avec les autres. Il est important de retrouver notre équilibre existentiel.

### Maurice Decailot

Je réponds à Heloïsa que le don implique de la transaction monétaire. Mais il y a de bons dons et de mauvais dons. Inversement, il y a de mauvaises transactions monétaires et je pense aussi qu'il peut exister de bonnes transactions monétaires. Au-delà de la domination d'une monnaie étalon, dans la circulation de la monnaie, nous devons ajouter de l'équité dans les rapports économiques entre les personnes. D'autre part, nous n'apportons pas des solutions toutes faites à la place de ceux qui doivent les élaborer eux-mêmes. Par contre, notre rôle est d'échanger des outils de pensée pour que chacun puisse acquérir ces outils. Comme ici, faire le don de nos pensées et je suis content de vous faire le don des miennes. •